

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris, — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 14 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 28 VOLUMES : 300 FRANCS

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

13, QUAI VOLTAIRE

SUCCURSALE 9, RUE DROUOT

15^e Année. N^o 767. — 25 Déc. 1874

DIRECTION ET ADMINISTRATION

13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Les réclamations et les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT — Secrétaire : M. E. HUBERT



VENISE. — Incendie de la bibliothèque de l'arsenal. — (D'après le croquis de M. Stella, notre correspondant.)

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — L'incendie de l'arsenal de Venise. — Inauguration des aqueducs de la Seine. — Le grand-duc Alexis à New-York. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — La Noël en Espagne, par Léopold Garcia Ramon. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Le château de Warwick, par Adolphe Smith. — Le bulletin de la santé du prince de Galles. — Rome : Description et souvenirs. — Chronique élégante.

GRAVURES : Incendie de la bibliothèque de l'Arsenal. — Inauguration du boulevard de la Seine. — Entrée du grand-duc Alexis de Russie. — Aspect de l'Union Square au moment de l'arrivée du grand-duc Alexis. — La Noël en Espagne. — Incendie du château de Warwick. — Les Prussiens s'exerçant à la baïonnette sur le rempart Serpennoise, à Metz. — Le pape au pied de la statue de saint Pierre. — Paysage lunaire. — Echecs et rébus.

A NOS ABONNÉS

A partir du 1^{er} janvier prochain, les prix d'abonnement au Monde illustré, seront ainsi fixés :

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an 24 fr. »»

Six mois 13 »»

Trois mois 7 »»

Un numéro, 50 centimes.

Jusqu'au 31 décembre, nous recevons les abonnements à nos prix actuels.

Passé ce délai, c'est-à-dire à partir du 1^{er} janvier 1872, nos souscripteurs voudront bien s'en référer à notre nouveau tarif.

Cette légère augmentation de prix sera, nous n'en doutons pas, facilement comprise par nos abonnés. Les impôts nouveaux créent, en effet, à l'administration du *Monde illustré* une charge beaucoup plus lourde que celle que nous faisons ainsi supporter à nos souscripteurs. Ils voudront bien se rappeler les sacrifices que nous avons dû faire pendant le siège et la Commune pour tenir tous nos engagements vis-à-vis d'eux et, sans restreindre notre format ni le nombre de nos gravures, pour tenir notre recueil au courant de tous les événements qui composent la triste histoire de l'année 1871. — Nous redoublerons encore de soins pour l'avenir, et nous nous efforcerons de maintenir le *Monde illustré* au premier rang qu'il a conquis parmi les publications illustrées.

AVIS

Les abonnés directs du Monde illustré recevront avec ce numéro un spécimen du nouveau journal que nous publions sous le titre :

REVUE DE LA MODE

COURRIER DE PARIS

La voilà qui va commencer, la fameuse semaine qui a le réveillon à un bout et le jour de l'an à l'autre.

Je ne sais pas ce qu'elle nous donnera cette fois comme plaisirs. Mais comment ne pas se rappeler les tristes souvenirs d'antan ?

A cette époque, nous en étions arrivés à la pé-

riode aiguë du siège, et les anniversaires obligés de réjouissances vinrent comme un surcroît de douleur, soulignant encore ce qu'il y avait d'épouvantable dans notre situation.

Le réveillon!... Je les vois encore, et vous les voyez comme moi, ces rares ombres qui se glissaient mornes et furtives le long des maisons sombres, à travers les rues où, de kilomètre en kilomètre, rougeoyait un réverbère fumeux.

Tout était désespéré; on n'avait presque plus de pain à se mettre sous la dent. Les bulletins de défaites arrivaient l'un sur l'autre. Sinistre dénouement d'un sinistre drame! N'importe, il y avait nombre de gens qui n'avaient pas voulu laisser passer cette date gastronomique sans la fêter.

Quelle fête!

Chez les marchands de comestibles dévastés, on avait, pour la circonstance, fabriqué des hachis invraisemblables, avec je ne sais quels détritres ramassés au coin des bornes. On avait broyé de vieux os destinés au noir animal, pour en extraire jusqu'à la dernière parcelle de substance. On avait gratté les vieux fonds de pots où l'on conservait encore de vieux restes d'albumine dédaignés par la photographie.

Et de tout cela, on avait composé des mets inédits décorés de sobriquets étranges. Ces gélatines, devant lesquelles l'analyse aurait reculé épouvantée, devenaient des *crèmes de viande*. Ces arlequins hétérogènes s'appelaient d'une foule de noms euphoniques.

Je me souviens, entre autres, d'un marchand qui avait affiché des *andouillettes universelles*.

Universelles! oh! oui, car tous les règnes de la nature y étaient représentés.

Telle est la force d'entraînement du caractère français, si grand est notre besoin de futilité que, malgré ce qu'il y avait d'horrible dans ces circonstances aussi bien que dans ces menus, le soir, au bruit des obus qui commençaient à pleuvoir sur Paris, pendant qu'on emportait des blessés sur des civières, quarante ou cinquante mille amateurs se gorgèrent de victuailles immondes, afin de ne pas perdre l'habitude de réveillonner.

~ Et le jour de l'an!

Combien funèbres furent les scènes dont il fut le prétexte. Quand on songeait à ces rues naguère si grouillantes, et qu'on reportait ensuite ses regards sur ces grandes voies dépeuplées, à travers lesquelles cheminaient tête basse les passants qui prêtaient l'oreille aux rugissements du canon; le cœur se serrait et l'on sentait les larmes venir à la paupière. Là pourtant encore l'habitude fut plus forte que le deuil. Il y eut à la poste constatation de douze cent cinquante cartes de visite.

On aurait dû enregistrer sur un livre spécial le nom de ces héroïques qui trouvaient moyen de sacrifier à la civilité puérile et honnête toutes leurs préoccupations et toutes leurs angoisses.

Le chapitre des étrennes ne fut pas non plus un des moins singuliers au milieu de toutes ces singularités.

Le fameux morceau de fromage enveloppé de faveur rose fit fureur.

La poule vivante fut un cadeau de millionnaire. Quand on apportait à une dame trois tablettes de bouillon condensé, on était reçu comme un sauveur.

Drôle de nation! En dépit de ces souffrances, on riait encore, non pas jaune, mais rouge.

Je le répète, il est impossible que ces réminiscences ne planent pas au-dessus du jour de l'an de 1872, et qu'ainsi l'anniversaire joyeux ne se teinte pas d'une profonde mélancolie.

Sans compter tous ceux qui, le premier jour de l'année nouvelle, referont le compte de leurs absents. Sans compter aussi les patriotiques épreuves auxquelles restent soumis les malheureux départements où l'on se souhaitera la bonne année sous le regard des Prussiens.

Cependant l'éloquence des chiffres est intervenue triomphalement pour nous apprendre que la recette du premier bal de l'Opéra s'était élevée au chiffre consolant de dix-huit mille francs.

Encore un total qui va faire gronder à M. de Bismark un :

— Décidément, je ne leur ai pas demandé assez.

On peut, suivant le point de vue, ou se désoler sincèrement ou se réjouir beaucoup de ces dix-huit mille francs-là.

J'ai rencontré justement deux individus qui se donnaient absolument, à ce sujet, la réplique comme le docteur Tant Pis et le docteur Tant Mieux.

— Quelle preuve de vitalité! faisait l'un triomphalement.

— Quel témoignage de décadence! grommelait l'autre.

— Cela prouve qu'on ne désespère pas de l'avenir.

— Cela démontre qu'on n'a pas même la pudeur du passé.

— Un pays capable de tels soubresauts est un pays qui se relèvera.

— Une nation susceptible d'un tel cynisme est une nation perdue.

Ni l'un ni l'autre n'avait raison, je crois. Il ne faut pas voir tant de choses dans un cavalier seul.

Quant au bal de l'Opéra en lui-même, il ne pouvait que se répéter. C'est ce qu'il a fait.

Les mêmes salariés de l'avant-deux ont opéré la même entrée en poussant les mêmes vociférations. Les mêmes dominos faméliques ont poursuivi le même souper, ayant seulement un peu plus de mal à l'attraper. Les mêmes habits noirs promenaient le même ennui le long des mêmes corridors.

Quelques variantes seulement dans les dialogues. La partie masculine y amalgamait d'une façon tout à fait neuve les graves soucis et les expressions rabelaisiennes.

C'eût été curieux à noter :

— Ohé le chicard, nous avons notre plumet....

(Changeant de ton.) Alors vous croyez que les princes d'Orléans attendront que la Chambre ait prononcé.... Madame fait-elle partie de la commission des capitulations.... de conscience?.... (Nouveau changement de ton.) Je crains bien que la crise financière ne devienne terrible, car enfin si la Prusse persiste à ne pas vouloir de notre papier... Le quadrille des Clodoches, allons voir ça.... C'est égal, si Bazaine n'avait pas rendu Metz....

Le salmigondis ne manquait pas de contrastes, comme vous voyez.

Et à propos de contrastes, ne m'a-t-on pas montré, dans un costume de chienlit dégoûtant et se tremoussant à raison de vingt-cinq sous l'heure, un garçon qui, d'après ce que l'on m'a conté, a tout simplement été un héros pendant la dernière guerre. Blessé sur trois champs de bataille, décoré, etc....

Il y a douze mois, il était prêt à se faire couper en morceaux pour repousser l'étranger. Aujourd'hui, il fait le grand écart à prix fixe.

En voilà un qui a médité la devise antique : *Age quod agis*.

~ Littérairement parlant, c'est la préface de M. Alexandre Dumas fils qui a été le coup de pistolet du moment.

Un pistolet dont le canon était dirigé sur le public, mais qui me paraît avoir tant soit peu crevé dans la main qui s'en servait.

Absolument parlant, je crois qu'il est toujours mauvais de plaider *pro domo sua* et de jouer la scène du sonnet. Dans le cas spécial de M. Dumas fils, ce tort se complique de toute sorte d'inopportunités.

D'abord, la *Princesse Georges* étant un succès fructueux, d'une part, et, de l'autre, la critique ayant témoigné une déférence unanime pour l'auteur, même en blâmant certaines erreurs de l'œuvre, il est impossible de s'expliquer l'accès de mauvaise humeur auquel l'écrivain a cédé.

A moins qu'il n'eût la prétention de créer un dogme de l'infailibilité à son usage, qu'avait-il à dire?

Eprouvait-il le besoin de formuler quelques théories d'un intérêt général? Pas le moins du monde. Ce sont bien des récriminations personnelles, exclusivement personnelles, ce qui augmente la faute.

Nous ne sommes pas dans des temps où la question de savoir si un personnage de comédie mourra ou ne mourra pas puisse ainsi prendre les proportions d'un événement public; et M. Dumas fils se grossit l'importance de sa pièce. Aucune de ses raisons qu'il fait valoir n'est d'ailleurs de nature à atténuer l'im-

conséquence de son dénouement. Au contraire, il plaide les circonstances aggravantes.

Je n'ai pas ici la place nécessaire pour faire toucher du doigt au lecteur toutes les maladroites d'une défense mal inspirée. Ce que nous voulons seulement, c'est prémunir, s'il est possible, un homme d'un rare esprit contre l'entraînement fâcheux qui l'amène, sans qu'il s'en aperçoive, à se donner des allures d'apôtre et à officier pontificalement chaque fois qu'il écrit une comédie, ne fût-elle qu'en un acte.

Molière le prenait sur un ton plus simple, et c'est à la postérité qu'il a laissé le soin de proclamer qu'il fut un grand penseur. L'exemple est bon à imiter, j'imagine.

~ Avant d'aller plus loin, je dois vous recommander un livre qui vient de paraître et que toutes les bibliothèques voudront posséder, car c'est le plus fidèle memento qu'on puisse souhaiter. Le titre dit l'ouvrage. C'est le *Mémorial des deux Sièges*, rédigé par notre confrère et ami Lorédan Larchey. On sait quelle sûreté d'investigation, quelle patience de recherche M. Larchey déploie, et ses précédentes publications l'ont placé au premier rang sous ce rapport.

Le *Mémorial des deux Sièges* suit pas à pas, jour par jour, les terribles péripéties de l'invasion étrangère et de l'invasion communautaire.

Chaque page se complète par de véritables tableaux. Chaque épisode est raconté par le crayon après avoir été raconté par la plume. On revoit véritablement toute cette époque de convulsions, et on la revoit avec une scrupuleuse fidélité d'expressions pour ainsi dire quotidiennes. C'est certainement ce qui a été fait de plus complet et de plus impartial.

~ Un homme d'esprit et de cœur a succombé cette semaine.

M. Brisebarre avait marqué, dès son début, sa place dans la pléiade des auteurs dramatiques par des œuvres qui lui présageaient une éclatante carrière. Comme il arrive quelquefois, cette carrière s'était un peu obscurcie vers la fin.

M. Brisebarre avait, avec son collaborateur Eugène Nus, voulu faire entrer la philosophie au théâtre. Préoccupé de l'idée sociale (je ne dis pas socialiste) qui s'impose à tous ceux qui pensent, il avait écrit des œuvres où la fable n'était que l'accessoire, où la démonstration était le principal. Le public est assez rebelle à ces conférences pour la scène. Il en résulta que l'auteur fut forcé de confier au livre les pièces que les directeurs avaient dédaignées.

Il eut d'ailleurs en partie sa revanche.

On alla chercher dans les Revues par lui publiées les ouvrages qui d'abord n'avaient rencontré que l'indifférence.

Plusieurs réussirent à souhait.

Comme quelques-uns, M. Brisebarre savait tour à tour faire vibrer la corde des larmes et la corde du rire. Vous avez entendu parler, à coup sûr, de son fameux *Tigre du Bengale*. C'était une de ces innombrables drôleries que ce pauvre Sainville assaisonnait de sa verve si personnelle.

Comme l'oubli pousse vite sur ces renommées nées sur les planches et écloses au soleil de la rampe! Sainville n'est plus qu'un souvenir estompé pour les générations actuelles.

Et pourtant, nul plus que lui ne mérita d'être admiré et cité comme un maître en cette science de la gaieté communicative, qui va se perdant de plus en plus. Dans le *Tigre du Bengale*, Sainville jouait le rôle d'un mari jaloux. Il n'est guère neuf ce type si souvent exploité; mais lui en avait fait une création sans précédents comme sans rénovation possible.

Essayez de faire reprendre le *Tigre* aujourd'hui, et vous verrez! Sainville n'était pas la ganache ordinaire dont Lhéritier a consacré la tradition au Palais-Royal. Il était quelque chose d'autre et quelque chose de plus. La charge chez lui ne dégénérait jamais en trivialité; là, on voyait toujours la véritable comédie.

Passons à Brisebarre.

Il meurt après les angoisses d'une longue maladie que compliquait le chagrin, car il sentait bien

que le succès ne venait plus le chercher comme autrefois.

Ce sont des découragements que le public ne soupçonne pas, que le fait de l'écrivain qui désespère de refaire à ses triomphes une seconde jeunesse. Il n'en faut pas plus pour tuer un homme.

Brisebarre laisse cent vingt pièces au moins. Les unes ont eu cent cinquante représentations, les autres en ont eu dix. *Habent sua fata...*

Tous ceux qui l'ont connu, l'ont apprécié et aimé. Que voulez-vous! il n'y a plus à présent de place que pour deux ou trois noms sur une affiche dans une année. Les théâtres de drame notamment sont accaparés par la féerie qui vit six mois.

Pauvre Brisebarre! il en savait quelque chose, lui qui attendit si longtemps son tour qui ne venait plus!...

~ J'ai dit que Brisebarre était un homme d'esprit.

Non-seulement ses œuvres sont là pour l'attester, mais sa conversation, toujours pittoresque, en témoignait encore mieux.

Il avait des façons de résumer un homme qui étaient tout à fait hardies.

Je me rappelle un jour ce commentaire que je lui entendis faire.

Il était question de je ne sais quelle personnalité égoïste et prosaïque très-connue.

— X..., fit Brisebarre, oui, je le connais... Il aurait pris l'alouette de Roméo pour la mettre dans un pâté!

Et de passer à autre chose.

Hélas! les drames de la politique ont de si émouvantes péripéties que la France n'a presque plus le temps de se soucier de ceux qui la tenaient autrefois sous le charme.

Et Brisebarre est parti presque inaperçu.

~ C'est tout au plus si, pour une gloire de la taille d'Alexandre Dumas le père, on trouve, un dimanche, à l'heure où la salle de spectacle est en friche, un hommage intercalé entre une conférence et le dîner.

C'est ce qui est arrivé dimanche dernier.

Avoir rempli les cinq parties du monde de sa renommée et avoir juste assez de prestige après sa mort pour peupler aux trois quarts la salle de la Gaité, qui va craquer sous le faix quand on jouera le *Roi Carotte!*

Le tout est de mourir à temps.

Je ne me souviens plus de qui est ce mot navrant de vérité:

— Ce qui nuit aux morts, c'est que les tombes reçoivent les visites sans les rendre.

On se bat les flancs pour s'émouvoir et se dire:

— Voyons, que diable! il s'agit du grand Dumas!

Puis on passe.

Je me suis souvent demandé comment, dans deux ou trois siècles, il pourra y avoir encore un seul strapontin vacant pour les célébrités d'outre-tombe.

~ Et j'en suis arrivé aux deux tiers de ce courrier sans avoir abordé la brûlante question de la politique, sans avoir fait la moindre allusion aux débats passionnants et passionnés de l'Assemblée.

Je suis dans mon droit, puisque mon titre annonce la chronique de Paris et non celle de Versailles.

Faire un croquis des princes d'Orléans c'est chose inutile, le *Monde illustré* nous ayant donné deux superbes portraits d'une ressemblance incontestable. Entrer dans des considérations qui nécessiteraient de longs développements, ce serait, comme on dit dans l'argot parlementaire, dénaturer mon mandat. J'imagine d'ailleurs que le lecteur après avoir eu la tête bourrelée de politique pendant toute la semaine n'est pas fâché de trouver un coin où il puisse causer d'autre chose.

Laissons-lui ces refuges.

Ce n'est pas une raison pour ne pas glaner dans le champ anecdotique quand l'occasion s'en présente.

Deux coïncidences singulières se sont produites le jour où les princes d'Orléans sont allés à la Chambre pour la première fois. On a raconté qu'ils étaient montés dans une voiture de place. Or il s'est trouvé que le vieux cocher qui la conduisait était un ancien piqueur de Louis-Philippe.

Il disait avec une fierté tout à fait comique aux quelques badauds amassés lorsque ses voyageurs furent descendus.

— Quand je pense que je les ai vus moutards!

Seconde bizarrerie: un des huissiers de l'Assemblée auxquels les députés princiers ont demandé des renseignements, est un ancien militaire qui servit en Afrique dans le 17^{me} léger, dont M. d'Aumale était colonel.

Drôles de temps que les nôtres. On a des souvenirs dans tous les partis. On a été au service de celui-ci pour être ensuite placé par celui-là. On est doucement ému à la vue d'un prince d'Orléans après avoir non moins doucement acclamé un Bonaparte.

Drôles de temps que les nôtres.

~ Si je ne fais pas ici de politique, vous me permettrez pourtant d'enregistrer un des mots les plus finement spirituels qui aient rebondi dans les couloirs de l'Assemblée, où l'on a plus d'esprit que les séances ne le faisaient croire.

Il était question des efforts faits par les différentes fractions pour attirer à elles le duc d'Aumale, et des incertitudes qui couvrent encore -es résolutions futures.

— Mon Dieu, fit un député, c'est bien simple; les diverses réunions s'approprient le mot de Bilboquet et disent: d'Aumale n'est à personne, donc il doit être à nous.

~ A côté des drames parlementaires, les drames de la scène.

C'est aux Français que la primeur du jour a été offerte au public. *Christiane* est l'œuvre d'un homme d'esprit et de cœur qui s'est fait sans réclame, sans coup de pistolet, par la force du travail et du mérite une place considérable et considérée.

On vous parlera de la pièce, souffrez que je vous présente l'auteur.

M. Edmond Gondinet débuta timidement, par un petit acte qui ne fit aucune révolution dans le monde. C'était déjà là un heureux symptôme à une époque où le dernier des vaudevillistes prétend se poser en réformateur social et en éducateur des masses.

Jamais M. Gondinet ne monta en chaire pour débiter des sermons de morale transcendante. Ce n'est pas lui qui parle par la bouche de ses personnages, derrière lesquels, au contraire, il s'efface modestement.

Tel l'écrivain, tel l'homme.

La quarantaine. Quelque chose dans l'ensemble qui rappelle le général Trochu, avec moins de calvitie et surtout pas d'insupportable bavardage.

Noirs les cheveux, noire la moustache et la barbièche, noirs les yeux. Une teinte générale de méridionalisme en un mot. Conversation intelligente, ce qui est de plusieurs degrés supérieur à la conversation seulement spirituelle. Simplicité qui conquiert et modestie aussi loin de l'emphase de ceux-ci que de l'humilité prétentieuse de ceux-là.

Quiconque connaît M. Gondinet ne peut pas ne pas être charmé de son succès. Les bons confrères eux-mêmes auraient du mal à être jaloux de lui.

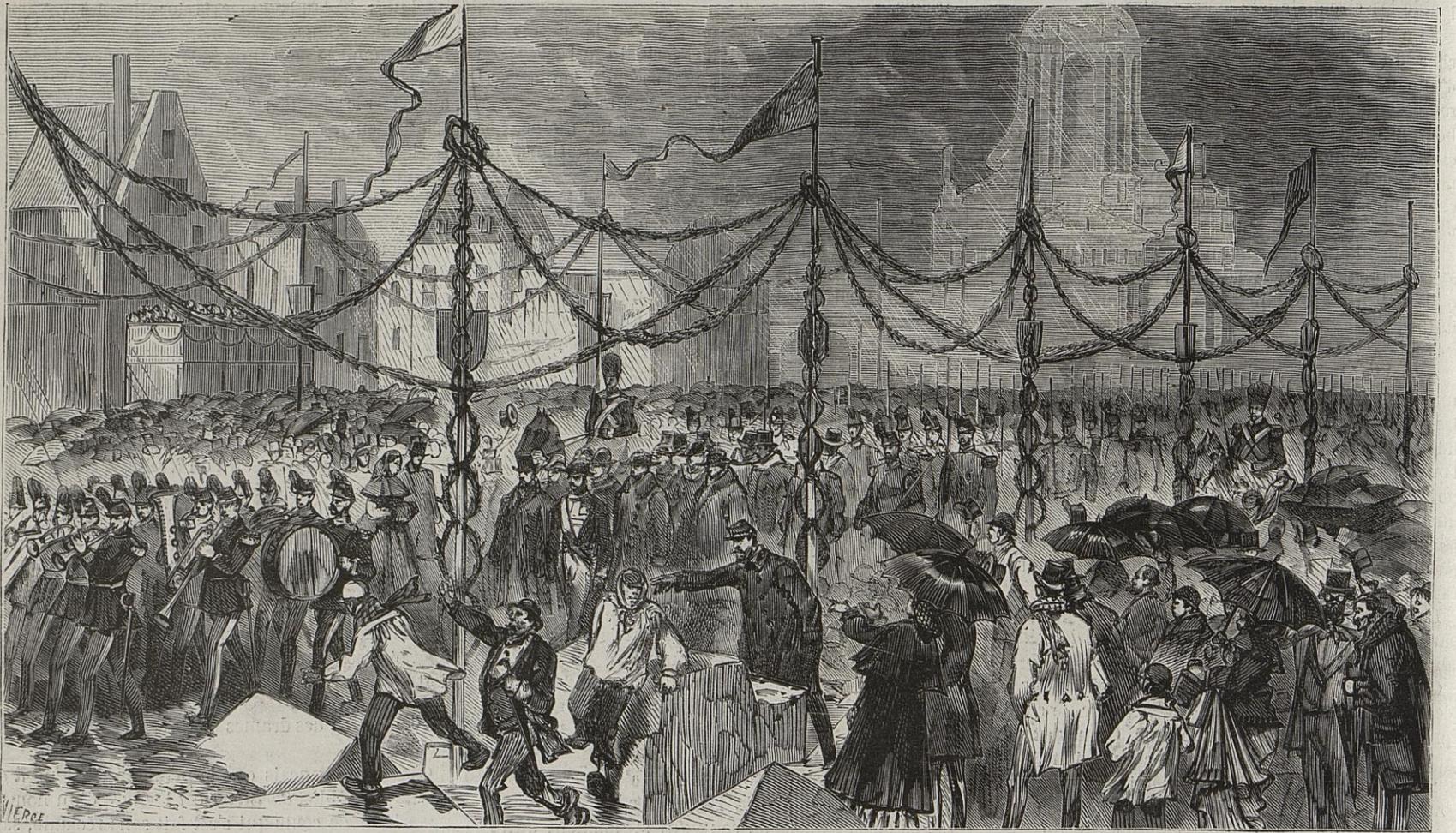
Signe particulier: n'a jamais mis de préface à ses œuvres et n'en mettra jamais, je l'espère bien.

~ La première de *Christiane* a été d'ailleurs une soirée des grands jours comme élite de public. Paris se retrouve décidément en dépit des efforts que font les Versaillais pour donner à croire qu'il est perdu.

C'était la première fois que le foyer de la maison de Molière revoyait ses habitués du monde littéraire. Pauvre foyer, l'an dernier, à pareille époque, il était converti en hôpital, et les blessés y râlaient. Pauvre foyer, c'est là que Sevasté rendit le dernier soupir en regardant avec des joies enfantines la croix d'honneur qu'on avait suspendue au pied de son lit.

Bien peu, dans la foule remuante et pérorante de mercredi soir, songeaient à la longue file de lits de fer, aux plaintes exhalées dans le silence de la pénombre, aux scènes déchirantes et aux charnants dévouements des artistes de charité qui avaient pris si bravement leur rude tâche.

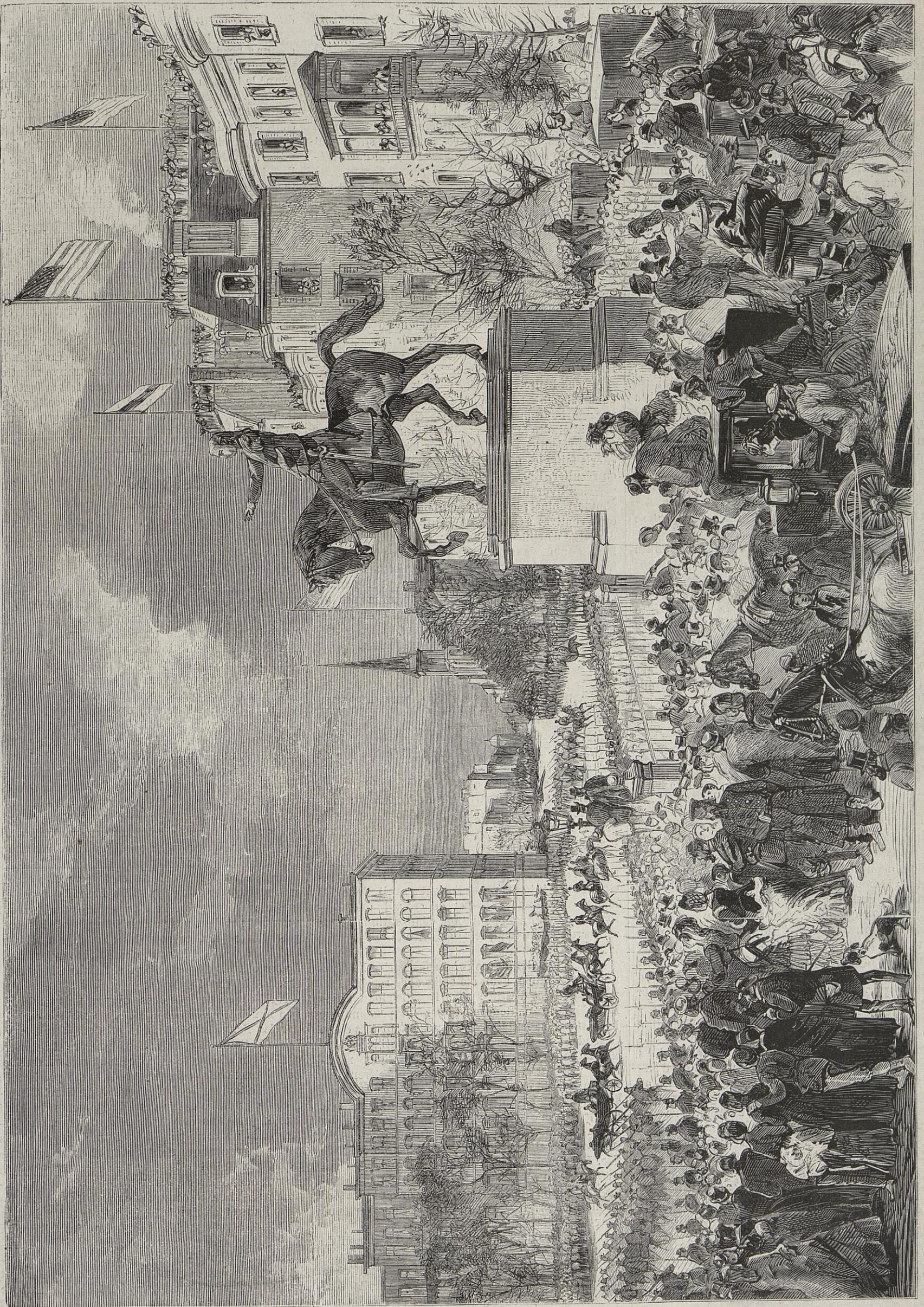
PIERRE VÉRON,



BRUXELLES. — Inauguration du boulevard couvrant la Senne. — (D'après le croquis de M. Von Elliot, notre correspondant.)



NEW-YORK. — Arrivée du grand-duc Alexis de Russie dans le port, sur le Mary-Powell, — (D'après le croquis de M. Mulet, notre correspondant.)



NEW-YORK. — Aspect de « Union Square » au moment de l'arrivée du grand-duc Alexis à « Clarendon Hôtel » sa résidence. — (D'après le croquis de M. Millet.)

L'INCENDIE DE L'ARSENAL

A VENISE

Dans la nuit du 12 décembre, les habitants du quartier de Castello furent tout à coup réveillés par les cris : au feu ! au feu ! poussés par quelques gardiens de l'arsenal.

Les Vénitiens, très-jaloux et très-orgueilleux des merveilles que renferme leur ville, ne résistent jamais à l'appel qui leur est fait pour lutter contre ce terrible fléau, le feu, qui maintes fois déjà, a détruit dans leurs musées et dans leurs palais des chefs-d'œuvre de l'art. Aussi, en un moment, des milliers de personnes se précipitèrent-elles vers le lieu où l'incendie venait d'éclater : c'était au célèbre arsenal maritime.

Un vent très-violent poussait les flammes jusque sur les maisons voisines, et le sinistre menaçait de prendre des proportions colossales.

Les marins, les pompiers et une foule de travailleurs se mirent aussitôt à l'œuvre, et pendant toute la nuit ils durent lutter contre le fléau destructeur.

Un certain nombre d'individus ont été blessés, et, quant aux pertes matérielles, elles sont grandes; mais cependant, grâce à l'activité, à l'énergie, au courage même déployés à cette occasion, le palais a pu échapper à une destruction totale.

L'arsenal maritime date du quinzième siècle. Devant la porte d'entrée, construite en 1460, sont deux lions en marbre pentélique, enlevés du port d'Athènes en 1687, par F. Morosini, œuvres médiocres, il est vrai, au point de vue de l'art et de la vérité de la représentation de la nature.

On voit dans l'arsenal d'anciennes armes dont se servaient les Vénitiens.

Parmi les choses curieuses, on remarque l'armure de Henri IV, qui en a fait présent à la République; l'armure de Gattamelata, le monument de l'amiral Emo, avec un bas-relief de Canova, 1795, le modèle du Bucentaure, des instruments de torture, entre autres ceux dont se servit F. de Carrara, tyran de Padoue, etc., etc.

Quelques œuvres ont disparu, plusieurs sont fortement endommagées; mais, en somme, on a pu sauver les principales œuvres d'art qui se trouvaient dans ce curieux et merveilleux palais.

M. V.

BELGIQUE

INAUGURATION DES AQUEDUCS DE LA SENNE ET DU BOULEVARD CENTRAL A BRUXELLES

Rappeler le nombre de commissions nommées et les rapports faits au sujet de l'assainissement de la Senne, depuis une vingtaine d'années, serait superflu : la nomenclature seule en serait fastidieuse. Disons cependant que cette question était à l'étude depuis 1860; que bien avant cette époque, déjà, on avait reconnu la nécessité de remédier à l'insalubrité de la petite rivière qui, sur tout son parcours, depuis Mignault, où elle prend sa source, reçoit tous les débris des fabriques et teintureries de toutes sortes, établies sur son cours, jusque dans la ville même; ajoutez à cela les eaux chargées des égouts, qui venaient s'y déverser, et vous aurez une idée de ce foyer d'infection encaissé entre les bâtiments et répandant la peste par ses divers bras dans toute la partie basse de la ville. Elle était d'autant plus pernicieuse que le curage s'effectuait plus difficilement, à cause des nombreux barrages établis dans la ville; enfin, elle inondait en hiver et empestait en été.

Les magistrats qui se sont succédés à la tête de l'administration communale ont tous pris à tâche de remédier à cet état de choses, mais les projets préconisés jusqu'en 1853, et, entre autres, le détournement du lit de la rivière, n'ont pas été admis, insuffisants qu'ils étaient pour remédier au mal. L'honneur d'avoir enfin trouvé la solution appartient à l'édilité actuelle, et la mise à exécution du projet de M. l'architecte Léon Suys a été l'accomplissement d'un vœu formé par le roi Léopold II, lors de son entrée triomphale comme souverain,

Le contrat d'entreprise, portant 26 millions de francs, fut signé le 9 mars 1866, et la *Belgian public works company*, représentée par MM. Doulton et Swann, commença immédiatement les travaux. Cependant cette compagnie fut mise en liquidation avant l'achèvement de son entreprise, et celle-ci fut continuée par la ville. Aujourd'hui le vœu de la Senne est un fait accompli. La rivière traverse la ville, du boulevard du Midi au boulevard d'Anvers, sous deux voûtes accouplées, contre lesquelles sont établis deux grands collecteurs, et sur le tout s'étend un magnifique boulevard central de 24 mètres de largeur.

Le 30 novembre, ce nouveau boulevard était pavé et enguirlandé sur tout son parcours. C'était la fête d'inauguration. Il pleuvait, il neigeait. La foule, compacte d'un bout à l'autre, et la garde civique, qui formait la haie, pataugeaient dans une boue d'un demi-pied d'épaisseur. Un arc de triomphe était dressé contre le temple des Augustins, pour le passage du roi, qui avait promis d'assister à la fête, — mais les déplorables événements dont Bruxelles était témoin depuis quelques jours, et les manifestations préparées pour ce jour même, furent sans doute cause de l'absence de Sa Majesté à la solennité.

A deux heures, le collège échevinal fit son entrée dans l'enceinte réservée, acclamé par la foule. L'honorable bourgmestre, M. Anspach, dont l'énergie, pour atteindre le but conquis aujourd'hui, ne s'est jamais ralentie, rappela dans un beau discours les efforts faits, les difficultés vaincues et le bien-être à en résulter. Ensuite les vannes en fer, mues par une pression hydraulique, furent levées au moyen d'un simple robinet; le barrage en bois qui retenait les eaux captives s'éroula au bruit d'une formidable décharge d'artifices, et les eaux s'engouffrèrent en bouillonnant dans leur nouveau lit. Des décorations furent décernées aux principaux artisans de l'œuvre, des réjouissances publiques eurent lieu sur la grande place; enfin la soirée se termina par un brillant feu d'artifice, tiré à l'extrémité du boulevard, au-dessus des nouvelles vannes.

LÉON BEAUDOUX.

LE GRAND-DUC ALEXIS A NEW-YORK

Voici le résumé des journaux américains sur cet événement :

Le grand-duc, arrivé en grande hâte le 12 novembre, devait faire son entrée à New-York le 20; mais une pluie torrentielle ayant fait décommander la procession de cérémonie, le grand-duc a fait son entrée le 21 novembre.

L'attente de la population et surtout de l'aristocratie de New-York (c'est l'aristocratie qui était principalement intéressée), — l'attente avait donc été longue, disons-nous, — et on croyait que l'enthousiasme d'une population démocratique, mais aristocratique au fond, se serait refroidi.

Mais non.

« Notre population (nous laissons parler les journaux américains) avait été obligée de réprimer ses manifestations d'estime pour l'ami le plus vrai des États-Unis, et d'attendre patiemment pendant que la *Svetlana* se battait avec l'ouragan sur nos côtes. Cependant quand le brave et jeune prince a touché le sol américain, les congratulations réprimées pendant si longtemps se manifestèrent par le tonnerre du canon, la foule agitant des drapeaux et saluant d'une façon plus générale et plus cordiale que jamais elle n'a salué un personnage royal ou impérial dans ces parages démocratiques.

« Toute la cité portait une apparence de jour de fête. Les étendards russe et américain se déployaient côte à côte au sommet de milliers de bâtiments, tandis que tout le long de Broadway, par où le cortège devait monter, il y avait des devises de bienvenue pour notre *allié lointain*. »

Le reste des journaux américains est rempli de détails ayant rapport à la cérémonie de réception.

On dit que le vapeur *Mary-Powell* « est parti de la *Bassery* » à midi précis et s'est dirigé vers le sept vaisseaux de guerre amarrés dans la rade. On a

ensuite envoyé un petit bateau avec le ministre russe à bord de la *Svetlana* pour avertir le grand-duc que le comité l'attendait.

Sur quoi le prince est allé pour être reçu par le comité à bord de la *Mary-Powell*.

Ayant monté à bord, M. William Aspinwell a donné le bras au prince, le ministre russe a accepté la même politesse du général Ch. Dowall, et le contre-amiral Possiet s'est appuyé sur le bras du contre-amiral américain M. Rowan.

La procession dans New-York, accompagnée de la milice, musique en tête, acclamée tout le long de Broadway par une foule frénétique d'un sentiment inconnu jusqu'à ce jour, est arrivée enfin à Union-Square et au Clarendon-Hotel, endroit de séjour du prince.

Le soir, une foule immense stationnait devant l'hôtel pour entendre la sérénade offerte au prince par la musique du 9^e régiment de milice.

On avait arrangé une lumière électrique vis-à-vis du balcon où le prince devait se montrer, de façon à ce qu'il fût très-visible quand il vint remercier les musiciens.

Les détails ne manquent pas non plus sur l'ameublement de l'appartement du prince. Le moindre ustensile de sa chambre à coucher trouve mention dans les journaux. Une polémique très-ardente est engagée entre les journaux à propos de cette réception extraordinaire d'un prince du sang par une population républicaine.

COURRIER DU PALAIS

Ah! respirons un peu et recueillons-nous, car il y a danger sérieux de devenir fou à mener cette vie d'exaltation qui nous est faite à tous en ce moment.

Il vous est bien arrivé, n'est-ce pas, lecteurs, de voyager, ne fût-ce qu'une fois, de quitter vos pénates, ne fût-ce que pour quelques jours? Avez-vous observé l'espèce d'ébranlement nerveux que cela produit? C'est comme un étourdissement continu. Au départ, la sensation est presque agréable; pendant l'absence, c'est pour le moins une douleur négative; quand vous vous préparez à revenir, l'impatience et l'espoir se confondent pour précipiter vos pulsations; à l'arrivée, une immense joie vous enveloppe, et vous vous dites : Enfin, voici le repos, le calme, voici mon foyer, mes pantoufles, mes affections, mes habitudes!...

Rappelez-vous bien! De toutes ces bonnes choses, il y en a une qui se fait longtemps attendre : c'est le calme. Le voyage est, un peu comme l'ivresse, une surexcitation que vous ne pouvez pas interrompre brusquement à votre heure, et qui, malgré vous, se prolonge d'une façon pénible; votre activité a pris un élan qui n'est pas épuisé quand le corps s'arrête et qui fait encore, et toujours, et quand même, voyager votre esprit. Le bruit des roues est toujours dans vos oreilles, vous sentez toujours sur vos mains et dans vos yeux la poussière de la route; pendant le jour, ce sont les souvenirs qui vous traînent; pendant la nuit, c'est le rêve qui s'attelle à vous et vous emporte sur des chemins imaginaires.... Marche! marche!

N'est-ce pas quelque chose d'à peu près semblable que nous éprouvons depuis l'hiver néfaste embelli par les Prussiens, depuis le printemps qui a vu éclore la Commune, l'invasion étrangère et la guerre civile? On a beau se dire que tout cela est fini, les bourdonnements et les images du passé persistent; il semble toujours qu'on attende l'équilibre. Où est-il ce temps où je datais des départements du Midi mes impressions de voyage et d'audience, où j'interprétais les correspondances lointaines pour vous parler des causes qui se jugent en Afrique, en Amérique, aux Indes!

Pour me préparer à ces excursions réelles ou imaginaires, j'ai eu le courage de relire mes anciennes chroniques et je vais m'essayer, sous cette inspiration du passé, à vous parler de nouveau des tribunaux lointains. Je trouve dans une cour d'assises de l'Algérie un tableau plein de ce qu'on appelle la « couleur locale; » il s'agit de l'assassinat d'un enfant par sa mère avec la complicité d'un marabout vénéré dans sa tribu.

Un Français, un modeste ouvrier résinier, nommé Fabas, s'était établi pour exercer son industrie à l'extrême limite du Tell, dans une des grandes forêts du cercle de Boghar. A l'époque de la grande famine, il recueillit dans sa cabane une famille arabe affamée. Tous les membres de cette famille, épuisés déjà par les privations, moururent l'un après l'autre; il ne resta qu'une jeune fille nommée Aïda, qui devint sa compagne et lui donna, dans le commencement de l'année 1866, un fils nommé par eux Alexis. Jusque-là, Fabas avait vécu en bonne intelligence avec les Arabes, ses voisins; mais Aïda réclama l'héritage de ses père et mère, et alors ses oncles, personnages fort importants de sa tribu, désolés d'avoir à restituer des biens dont ils profitaient, ameutèrent contre le *roumi* toutes les rancunes et toutes les haines; ils comprirent que la naissance d'un enfant allait rendre vaines toutes leurs tentatives pour décider Aïda à abandonner le pauvre résinier, qui avait formé le projet de l'épouser. L'accusation ne peut dire d'une manière certaine s'ils agirent ou s'ils se contentèrent de laisser faire; mais ce qu'il y a de certain, c'est que Yaya-bel-Abbès, descendant d'une famille de marabouts, et par conséquent marabout lui-même, vint un beau jour installer sa tente à deux cents mètres de celle du résinier.

Il faut, pour comprendre, je ne dis pas tout à fait, mais seulement un peu, cette histoire, se faire une idée exacte du degré de considération, de vénération même dont jouit un marabout dans son douar; c'est plus qu'un prince, c'est un saint, et la tribu s'incline devant ses fantaisies et même devant ses erreurs. Celui-là était pauvre, vieux, père de nombreux enfants, et cependant il parvint à séduire Aïda, qui croyait en la puissance de ses sortilèges. Plusieurs fois Fabas s'était éloigné de sa tente, et toujours, en revenant, il avait retrouvé malade l'enfant à la mamelle qu'il avait laissé bien portant. Une autre circonstance qui aurait dû éclairer Fabas, c'est qu'Aïda était allée plusieurs fois demander au commissaire civil l'autorisation de se retirer en laissant l'enfant à son père.

Pendant, elle avait quitté la tente de Fabas pour celle de Yaya-bel-Abbès, et elle avait déclaré qu'elle devait épouser celui-ci et que l'enfant était un obstacle... Elle revenait de faire cette déclaration quand, sur les conseils du marabout, elle abandonna l'enfant dans la tente de Fabas. Celui-ci, indigné, la força de le reprendre; elle revint deux ou trois jours après; l'enfant était mourant. Fabas le porta chez le médecin et parvint à le rappeler à la vie; malheureusement, son travail le forçait de s'éloigner... Un jour il revint et trouva l'enfant mort: il avait été étranglé.

En dehors de la haine que portent naturellement les Arabes à tout ce qui est chrétien, haine habilement exploitée par les oncles d'Aïda, Yaya-bel-Abbès était protégé par sa qualité de marabout. Il était certain qu'il était venu dans le gourbi de Fabas pendant l'absence de celui-ci, cela s'était passé un jour de fête, mais toute la tribu affirma que cela était faux. Sans les aveux d'Aïda, ce misérable jongleur échappait au châtiment.

Devant la cour d'assises, le marabout vénéré parle peu, mais il nie avec autorité, avec audace. Aïda l'accuse d'avoir seul commis le crime en son absence. Le malheureux résinier voudrait bien sauver Aïda; mais, quand on évoque le souvenir du pauvre petit enfant, il reprend sa douleur et sa colère. N'est-il pas le plus malheureux des trois? Oui, car Aïda est condamnée à 7 ans de réclusion, le marabout Yaya-bel-Abbès passera 15 ans au bagne...; mais lui, Fabas, va rentrer seul dans son gourbi désert. Pauvre homme!

Les procès américains, dont j'ai eu connaissance, sont un peu trop excentriques de crudité pour que j'en aie gardé la mémoire; mais j'aurais pu trouver à deux pas de la France, de l'autre côté du détroit, un procès civil, le roi des procès, un procès qui exigerait, pour un simple résumé, l'espace que veut bien m'accorder le *Monde illustré* pour une année entière, un procès monstre enfin qui en est, je crois, à sa 172^e audience, et dont l'intérêt semble grandir à mesure qu'il se déroule. Le fils d'une riche et puissante famille s'est expatrié il y a douze ou quinze ans à la suite d'un désespoir d'amour; on lui

refusait la main de sa cousine qu'il aimait et dont il était aimé. Il a parcouru tous les continents, tous les pays connus et inconnus, il a mené la vie des aventuriers, et il raconte, on on raconte de lui, les histoires les plus surprenantes. Il revient et il réclame son nom et son immense fortune; mais est-ce bien lui? Voilà précisément le procès. Des centaines de témoins le reconnaissent, des centaines de témoins ne le reconnaissent pas, et parmi ces derniers il faut compter sa cousine, qui est bel et bien mariée à un autre; enfin des centaines de témoins encore viennent déclarer que l'individu présent n'est qu'un imposteur, ils indiquent son véritable nom et le lieu de sa naissance; il a été le compagnon de voyage du fils de famille et il lui a été facile de surprendre ses secrets pour pouvoir jouer aujourd'hui ce rôle avec quelque vraisemblance! Tous ces témoins sont entendus, subissent l'interrogatoire des juges, les questions des avocats pour, les questions des avocats contre, et l'affaire est encore en ce moment plus obscure que jamais! Quel que soit le dénouement, ce sera, sans contredit, la cause célèbre du XIX^e siècle.

Malheureusement pour les lecteurs français, les audiences ont commencé au moment où la guerre laissait à nos reporters français peu de loisirs, et à nos lecteurs français peu de curiosité; de sorte qu'il faudra attendre la traduction d'une véritable montagne de comptes rendus pour arriver à un exposé fidèle. Les péripéties sont si nombreuses, les incidents d'audience sont tellement variés, que les esprits les plus sagaces, les appréciateurs les plus persévérants ont changé déjà vingt fois d'opinion. Des journaux français qui ont entrepris la tâche si difficile de raconter le tout ne sont pas encore au courant, depuis six mois qu'ils s'en occupent; ils publient cette affaire comme s'il s'agissait d'un roman à surprises, et jamais un article n'a encore manqué de l'incident palpitant d'intérêt que l'on coupe à dessein par ces mots gros de promesses: « La suite au prochain numéro ».

Je ne veux pas être moins téméraire que mes confrères, et je vais me mettre à déchiffrer ce grimoire.

J'ai bien entendu parler d'une femme qui a comparu devant la cour d'assises de la Seine pour avoir — non pas jeté — versé tranquillement du vitriol sur la figure de son son amant endormi. Vous savez ce que je pense des *vitrioleuses* en général...; mais par ce temps de *pétroleuses*, on ne s'arrête plus à de pareilles misères.

PETIT-JEAN.

CORRESPONDANCE

LA NOËL EN ESPAGNE

ÉTUDE DE MŒURS

Ces fêtes chrétiennes avaient d'autant plus de charmes, qu'elles existaient de toute antiquité, et l'on trouvait avec plaisir, en remontant dans le passé, que nos aïeux s'étaient réjouis à la même époque que nous.

(*Génie du christianisme.*)
CHATEAUBRIAND.

I

La vie de l'homme était réglée jadis par l'habitude, et les traditions faisaient les mœurs d'un peuple; aussi ces mœurs avaient-elles force de loi.

Un homme pouvait donc vivre cent ans, sans jamais rien changer à ses habitudes.

Notre siècle n'a pu se résigner à la vie calme et monotone de nos aïeux, et, dans sa fureur de changer, de tout renouveler, a jeté dans la fournaise de l'innovation les mœurs établies, des fêtes consacrées, des traditions centenaires, des jours de réjouissances publiques, qui étaient marqués dans les fastes de tous les pays.

Nous reconnaissons que le changement était inévitable, qu'il était impérieusement demandé par de nouveaux besoins et de nouvelles aspirations.

Nous reconnaissons que, dans l'ancien bâtiment social, il y avait des murs démolis, des tours menaçant ruine; il fallait réparer les uns et détruire

les autres; mais il y avait aussi de belles colonnes et de forts piliers, et l'on eût dû les respecter au lieu de les faire crouler avec tout l'édifice.

Nous ne pouvons nous empêcher, comme homme, d'applaudir à la marche progressive de notre siècle; nous l'admirons comme penseur, mais qu'il nous soit permis de la regretter comme poète.

Aujourd'hui la foi s'est envolée vers le ciel devant la nudité de la raison; à l'illusion a succédé le calcul, la réalité à l'innocence, et la volupté à l'amour; l'empire du cœur est passé, et nous sommes sous le règne des sens.

Comment pourrais-je donc ne pas regretter les temps passés et l'abolition de ces institutions sublimes, de ces jours consacrés par l'habitude, où la réjouissance du peuple s'étalait avec tous les attraits de l'innocence et de la grandeur!

L'un de ces jours bénis, c'était la fête de Noël, l'époque où tout un peuple fêtait la naissance de son Dieu, et où les fidèles allaient prier dans les églises.

Cette fête, simple et majestueuse à la fois, a été oubliée presque par tous les peuples, et nous pouvons dire que c'est seulement en Espagne qu'on la retrouve encore aussi solennelle et aussi pittoresque que la célébraient nos pères.

Beaucoup de personnes ignorent comment se passe la Noël en Espagne; dans l'agitation fébrile de ce siècle, un moment d'arrêt fait du bien; arrêtons-nous donc quelques instants sur ce sujet, et, en faisant l'histoire de cette coutume, nous ferons un peu l'histoire du peuple espagnol.

II

Si un étranger entrait à Madrid, à partir du 20 décembre jusqu'au 24, il prendrait la capitale de l'Espagne pour une des villes les plus animées et les plus commerciales de l'Europe.

En effet, les rues sont encombrées par un nombre considérable de camions et de voitures; les marchands ambulants crient leur marchandise en faisant un bruit infernal, et les piétons suivent leur chemin d'un air affairé.

A côté du jeune homme vêtu à la dernière mode de Paris, rasé de frais, frisé et parfumé, l'on voit le nouveau débarqué de la province qui vient faire ses emplettes d'hiver avec le costume traditionnel; le capitaliste qui cherche une splendide parure pour sa maîtresse, et le paysan qui vient à la capitale faire ses provisions, et songe à l'épouse et aux petits qu'il a laissés au village, regrettant de ne pas pouvoir leur faire admirer tant de belles choses; la femme du monde, couverte de soie et de dentelles, et la femme du peuple, avec son humble et gracieux costume d'indienne; le militaire chamarré d'or, et le prêtre enveloppé dans son large manteau noir, tout cela pêle-mêle, et offrant une variété de couleurs et une animation indéfinissables.

Les commerçants, profitent de la présence de tout ce monde, et surtout du peuple des villages voisins de la capitale, pour mettre à l'étalage tout ce qui peut le séduire et lui faire bourse délier.

De tous ces magasins, comme à Paris, ce sont les confiseries surtout qui rayonnent de luxe et d'élégance; on y trouve tout ce que peut désirer le gourmand le plus raffiné.

Le grand tableau, le spectacle notable et curieux à voir n'est pas, cependant, dans les rues, mais à la Grand' Place (*plaza Mayor*).

Là, la chose devient vraiment féerique, et on croit rêver par instants. La profusion de produits divers est si considérable, qu'on se demande comment une population comme celle de Madrid peut dévorer tout cela dans un ou deux jours, puisque, d'après le dire d'un célèbre écrivain (Mesonero Romanos), il y aurait des provisions pour soutenir un siège de quatre mois.

Mais examinons rapidement les produits multiples qui s'étalent dans ce grand marché de Noël.

Au milieu de la place, et tout autour de la statue équestre de Charles III, se trouvent les marchands de tambours, tambours de basque, *rabeles* (instruments de musique à trois cordes et à archet) *zambombas* (instrument champêtre), castagnettes, etc., etc.

Sous les arcades de la place sont les *turroueros* (marchands de pougat), qui assourdissent les passants avec leurs exclamations; en France, on n'a



LA NOEL EN ESPAGNE. — (Composition de M. Viage Urrabien.)

pas une idée de ce que c'est que le *turrón* (nougat) ; il y en a de toutes sortes et pour tous les goûts, mais le plus fin et le plus estimé par les amateurs, c'est le *turrón de Jijona*, qui est l'industrie principale de cette petite ville de la province d'Alicante.

Devant les marchands de nougat, les fruitières qui, de leurs voix aiguës, encouragent les chalands avec un esprit infini, étalent dans de grands paniers les beaux fruits de la saison, tels que pommes, poires, oranges et grenades. On vend aussi des noix, noisettes, amandes et marrons, indispensables au souper de Noël. Enfin les marchands de *mazapan* (massepain) de Tolède, vêtus avec le pittoresque costume de leur province. En descendant vers l'arc Saint-Michel, qui se trouve d'un côté de la place, on peut voir défilér d'immenses colonnes de dindons, marchant de travers, avec leur monotone glougloutement.

Toute cette place est grouillante et bruyante, et les enfants, avec leurs instruments, la rendent assourdissante.

Mais le temps est froid, il gèle, et le lecteur nous saura gré de l'introduire dans une maison modeste, mais bien chauffée, où nous attend un tableau de la vie intime de la famille.

III

C'est une habitude générale, à Madrid et dans les provinces, que les enfants de la maison fassent ce qui s'appelle un *nacimiento*. C'est pour ainsi dire une reproduction de tous les incidents de la naissance de Jésus-Christ, avec des petites figures en terre cuite.

On voit, d'un côté, la sainte famille, traversant un désert de sable, où il y a des fontaines en carton peint et de petits ruisseaux en cristal ; de l'autre côté, il y a l'étable, où se trouve la Vierge avec son enfant dans les bras ; plus loin, ce sont les rois, en adoration devant le Seigneur, avec des couronnes en papier, et généralement tous les trois sont noirs ; ces tableaux présentent les inexactitudes, les erreurs les plus notables.

Mais que savent les enfants de tout cela ? L'objet qu'ils se proposent, c'est que, quand leurs amis du voisinage voient leur ouvrage, ils en restent émerveillés.

Dans les premières heures de la nuit, l'occupation habituelle est d'aller visiter ces *nacimientos*.

A dix heures précises, on se met à table dans toutes les maisons de Madrid.

La famille est au complet ; personne n'y manque ; le père a dit à son enfant, en sortant : « Tu sais que l'on soupe à dix heures, » et c'est assez ; le jeune homme laisse tout, même sa fiancée, pour aller s'asseoir entre ses parents, au souper de Noël.

Et c'est ainsi que, marié, fait le jeune homme, et quand il a, à son tour, un enfant, il lui inspire, comme un devoir, l'habitude de ne pas manquer à cette solennité.

Quoi de plus moral et de plus poétique ? Le père est entre sa mère et son fils aîné, regardant avec plaisir toute sa famille ; en face de lui sont les plus petits, qu'on vient de laver pour la vingtième fois, avant de se mettre à table, sans obtenir qu'ils soient propres.

La mère, suffoquée par la chaleur du fourneau, ne fait qu'aller et venir de la table à la cuisine pour que rien ne brûle, pour que tout soit bien fait ; elle oublie son repas, tant est grand le plaisir de voir les siens manger et de s'entendre dire que tout est admirablement bon.

Entre la mère et l'aïeule, il y a aussi une place vide, une place que l'on appelle la *place du pauvre* ; rarement le souper finit sans qu'elle ne soit occupée par un malheureux qui n'a d'autre famille que celle que la Providence lui donne pour quelques heures.

Nous parlons, ici, d'une maison du peuple, car c'est là qu'on voit les mœurs dans toute leur vérité et toute leur beauté.

Quant au souper, il est modeste et se compose des trois choses indispensables, que tout le monde mange à Madrid ce jour-là, qu'on soit pauvre ou qu'on soit riche : c'est la *besugo* (rousseau) ; la *sopa de almendra* (soupe d'amandes), et comme fruits, les oranges et les grenades.

Cette soupe d'amandes est si générale, qu'à huit

heures du soir on entend (littéralement parlant), dans toutes les rues de Madrid, le bruit des mortiers où l'on pile les amandes.

La gaieté la plus franche et la joie la plus pure règnent dans ce souper, où le père raconte à ses enfants quelque vieille histoire adaptée aux circonstances, histoire qui fait ouvrir les yeux aux garçons, et les fait fermer à l'aïeule.

IV

Une fois le souper terminé, les jeunes hommes et les jeunes filles obtiennent la permission d'aller à un bal du voisinage (il y en a par centaines), où l'on danse avec un orchestre composé de guitares, *zambombas*, tambours de basques, castagnettes, etc., etc.

La scène principale de notre dessin reproduit, avec toute la vérité et tout le talent qui distinguent M. Vierge, une scène d'un bal de Noël, d'une couleur tout à fait différente des autres bals, connue sous le nom de *bailes de candil* (1).

D'un côté on voit un *chulo* (homme du peuple de Madrid, qui n'a pas d'équivalent en France), jouant de la guitare ; derrière lui la grand-mère qui regarde ses petits-enfants qui sont au premier plan, et chantent à côté de leur mère, qui, assise, joue la *zambomba* ; au milieu de la famille, se trouve la fille aînée qui, jouant du tambour de basque, regarde avec douceur le *chulo*.

Il est impossible de rendre en langue étrangère les propos piquants et spirituels que tiennent les commères du voisinage, les jeunes gens, les jeunes filles et les vieillards, qui forment des groupes à part.

Impossible aussi de faire comprendre la grâce des *villancicos* (noëls) qu'on chante à cette époque de l'année, inventés par le peuple, et dont les défauts sont les meilleures qualités. Pourtant, nous essayerons d'en traduire quelques-uns pour vous en donner une idée :

« ¡Ay! mi niño chiquitito,
Dáños de trigo el mejor,
Que tienes que ser vendido,
Por un amigo traidor. »

« Esta noche es noche-buena,
Y mañana es navidad,
Dáme la hota María,
Que me quiero emborrachar » (2).

Mais pourquoi, tout à coup, quand onze heures et demie sonnent, la musique se tait, les chants cessent, et tout le monde se dispose à sortir ? Où vont-ils ?... Suivons-les.

V

Et pour ne pas toujours peindre le même pays de Madrid, passons à Tolède, si vous voulez bien.

Nous disions donc qu'à onze heures et demie le bal cesse, et tous les assistants sortent. Où vont-ils ? avons-nous demandé. Eh bien, ils vont à la *misa del gallo* (la messe de minuit).

Tolède est la ville artistique par excellence de l'Espagne ; en marchant par ses rues étroites et tortueuses, et en observant les anciennes maisons, avec leur aspect sombre et sévère, on arrive à se croire en plein quinzième siècle, et l'on s'attend à voir apparaître devant soi, d'un moment à l'autre, un parfait cavalier de l'époque.

La nuit de Noël, cet effet est plus singulier ; par les rues, à peine éclairées (surtout celle de l'*Hermanidad*), on voit défilér un long cortège d'ombres qui, d'un pas pressé, car le froid est vif, se dirigent à la cathédrale, chef-d'œuvre de l'art gothique, où, entre autres tombeaux magnifiques, se trouve celui où repose le connétable Don Alvaro de Luna, le célèbre favori de Jean II de Castille.

Une fois dans la cathédrale, le spectacle est saisissant et sublime, rien que par sa simplicité ; à l'autel, célébrant l'office, un vieillard à cheveux blancs, debout et devant lui, tout un peuple prosterné autour du berceau de son Dieu.

(1) Le *candil*, c'est une sorte de lampe en fer-blanc, avec un crochet pour la suspendre au mur.

(2) 1^{er} couplet. — Oh! mon cher petit enfant (Jésus-Christ), donnez-nous le meilleur blé, car vous devez être vendu par un de vos amis, qui est un traître (Judas). — 2^e couplet. — Cette nuit c'est la Noël, et demain c'est Pâques. Donne-moi la bouteille, Marie, parce que je veux m'enivrer.

L'année 1860, j'assistais, avec un auteur dramatique très-connu à Paris, à cette solennité, et il me dit avec enthousiasme : « Je ne crois pas à cela, mais, c'est égal, je n'ai rien vu de si beau ! »

Après la bénédiction, le peuple chante en chœur les noëls caractéristiques, accompagnés par les accords monotones de l'orgue.

Cette cérémonie termine les incidents de Noël, que l'année suivante renouvelle avec la même ardeur et avec une ressemblance parfaite.

Et maintenant, lecteur, dites-moi franchement si cette habitude innocente et grandiose, ces plaisirs intimes de la famille, cette manifestation solennelle de la foi, ne valent pas cent fois mieux, en dehors même de son côté pittoresque et poétique, que les innovations faites par ce siècle, où la famille est entièrement oubliée, et où Dieu ne joue qu'un rôle secondaire ?

LEOPOLDO GARCIA RAMON.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE DE L'OPÉRA : Reprise de *Graziosa*, ballet-pantomime en un acte, de MM. Derley et Petipas, musique de J. H. Labarre. — BOUFFES-PARIISIENS : *Boule de neige*, opéra-bouffe en trois actes, de MM. Nuitter et Trefeu, musique de M. J. Offenbach (13 décembre).

C'était vendredi dernier, vers onze heures du soir ; le rideau de l'Opéra venait de tomber après le quatrième acte du *Trouvère*, enveloppant comme d'un linceul le cadavre de Manrique, décapité sur l'ordre de son frère, le comte de Luna. Eléonore était là aussi, pâmée à terre, sous l'étreinte du poison. Non loin se voyait aussi la sorcière Azucena, évanouie sur la paille humide de son cachot.

Le public, moins triste de tant de malheurs que de n'y comprendre absolument rien, n'a pas eu dix minutes à donner à sa consternation... Le rideau s'est levé de nouveau pour laisser voir un paysage plein de sourires et où frétilaient en liberté quarante et quelques danseuses, également très-souriantes. Le ballet de *Graziosa* commençait.

Ces contrastes violents sont dans le train ordinaire des choses à l'Opéra. Le spectacle n'en est pas moins réjouissant pour l'œil et pour l'esprit, encore que depuis longtemps on ne s'en étonne plus. D'ailleurs, c'est le grand metteur en scène Louis XIV qui l'a voulu ainsi en constituant l'Opéra, il y a deux siècles ; et nous qui sommes routiniers, nous n'avons eu garde de rien changer à des errements si magnifiques !

Cette facilité à passer du noir au rose tendre ne nous en a pas moins semblé très-louable, l'autre soir, où, sans un peu de danse pour finir, nous rentrions nous coucher avec le cauchemar d'un empoisonnement et d'une exécution capitale.

Et puis le ballet de *Graziosa* est très — comment dire ? — très-*grazioso* ! Toutes choses s'y passent pour rire, toutes gens s'y meuvent pour exprimer leur satisfaction de vivre sous un ciel si bleu et au son d'une musique incessante. Pour nous, c'est là le vrai ton du ballet. Plus d'entrechats tragiques, s'il vous plaît, plus de pirouettes pleureuses ! plus de menuets où l'on se poignarde en cadence ! Dans un ballet bien conçu, il doit y avoir tout juste autant de gaieté qu'on met de sucre dans un entre-mets.

Une scène très-plaisante de *Graziosa*, c'est celle où quatre hommes et un caporal font la cour à une même femme ; mais, comme s'ils n'étaient qu'un, tant leurs mouvements ont d'ensemble. On les voit tomber à ses pieds, mettre leurs mains sur leur cœur, lui envoyer ensuite des baisers avec la précision de soldats maniant leurs fusils à l'exercice.

Pourtant ce n'est point ce Lindor multiplié par cinq qui obtient le cœur de la belle : c'est le prisonnier du violon voisin, qui profite de l'occasion pour s'évader, et qui épouse *Graziosa*.

Une demoiselle Pertoldi, venant vraisemblablement d'Italie, a débuté dans la reprise de ce ballet. Son talent est médiocre ; elle n'a ni la suprême élégance de la Ferraris, ni la furia pleine de fantaisie de la Rosati, ses compatriotes. Il est vrai que la beauté décamée antique qui distingue M^{lle} Pertoldi,

beauté froide cependant, compense ce qu'il y a d'un peu lourd dans ses mouvements. Nous avons parmi les jeunes Françaises de notre corps de ballet beaucoup de *sujets* qui ne sont point bancales, tant s'en faut, et dont on pourrait mieux utiliser les talents. On se dispenserait alors d'aller chercher si loin des ballerines, quand elles n'ont pas des mérites exceptionnels.

La partition de *Graziösa*, œuvre de feu Théodore Labarre, est très-coulante, très-facile aussi, et j'allais dire trop. On y remarque une tarentelle et un bolero qui revient plusieurs fois dans le cours de l'œuvre; mais c'est tout ce que notre oreille a pu attraper au passage.

Les Bouffes-Parisiens viennent de donner leur grande pièce d'hiver qui a nom *Boule-de-Neige*.

Il n'y a aucune méchanceté à dire que la partition est celle de *Barkouf*, revue, émondée, corrigée, remise au net. *Barkouf* est mort à l'Opéra-Comique, vive *Boule-de-Neige* aux Bouffes-Parisiens. Ce qui échoue ici, peut réussir là à deux cents pas plus loin. Et en effet, il ne faudrait pas croire qu'une musique ait en général un mérite si absolu qu'elle n'emprunte beaucoup au lieu où elle est exécutée, et aussi à la prévention du public qui vient l'écouter. L'Opéra-Comique est un salon, le théâtre des Bouffes est un boudoir. Ce qu'il ne sied pas de dire dans un salon, on le dit dans l'intimité du boudoir, et sans pour cela même manquer aux plus ordinaires convenances. C'est encore ainsi qu'on ne saurait faire en habit ce qu'il est permis de faire en redingote.

Il est évident, par exemple, que *l'île de Tulipatan* eût été malmenée à l'Opéra, et qu'elle a eu un succès inouï aux Bouffes devant un public vraisemblablement composé des mêmes personnes.

Rien ne s'oppose donc à ce que *Boule-de-Neige* n'atteigne au même degré de faveur. La pièce se passe dans ce même Charenton de la folie heureuse où les habitants font durer le carnaval douze mois par an. La musique est du même compositeur. Les décors et les costumes sont forts brillants, et dessinés avec une fantaisie sans frein.

J'allais dire que ces sortes de productions fantasmagoriques sont souveraines pour guérir les esprits du mal politique qui les obsède en ce moment. Mais justement les spectateurs du premier soir se sont divertis à découvrir des allusions politiques dans *Boule-de-Neige*, dont le principal personnage, qui est un ours blanc, se trouve élevé à la dignité d'hoposdar. Je ne sais pas quels sous-entendus de la même sorte on a prêtés aux lazzi de Désiré (premier ministre), mais on y a ri de bon cœur, ainsi qu'à la tyrolienne que chante si plaisamment le caporal Berthelier.

Je signale encore la prima donna M^{me} Peschard, avec sa berceuse du premier acte, et M^{me} Thierret, qui ne chante rien du tout (de là son succès).

ALBERT DE LASALLE.

ERRATA. — Plusieurs fautes se sont glissées dans notre dernier article. Nous nous contenterons d'en corriger deux, priant le lecteur de lire *inertes* et non *ineptes* (ligne 68); *Azevedo* et non *Agenedo* (ligne 103). Pour le reste, s'adresser à sa propre intelligence.

MEMENTO. — C'est le 8 janvier que l'Académie des Beaux-Arts élira un successeur à Auber; les candidats sont MM. Meyer et V. Massé. — Le prochain opéra du maestro Ricci, au Théâtre-Lyrique, s'appellera *Une Fête à Venise*, au lieu des *Deux gondoles*, titre primitif. — M^{me} Ugalde chantera un rôle dans *la Jolette* du Théâtre-Lyrique. — Le ténor Michot vient de résilier son engagement à l'Opéra. On dit que la politique n'est pas étrangère à l'événement.

A. L.

LE CHATEAU DE WARWICK

En arrivant à Warwick, mercredi dernier, j'ai eu le regret de constater que l'impression douloureuse occasionnée par le désastreux incendie du château célèbre qui faisait la gloire de ce bourg, avait presque entièrement disparu des esprits sous l'influence de l'événement qui préoccupe, ou tout au moins surexcite au plus haut degré en ce moment, l'opinion publique en Angleterre. Les villageois nous entretiennent plus volontiers de la maladie du prince de Galles que de la ruine de leur château. Cependant, j'ai trouvé mon hôte intarissable sur

cette matière, qui le touche si intimement, qu'il est loin de renoncer à l'honneur d'avoir participé au sauvetage d'un grand nombre d'objets précieux, qui, heureusement, ont échappé aux flammes, et plus particulièrement de celui de l'une des toiles le plus universellement connue et estimée de Rubens.

Le feu se déclara à environ deux heures, pendant la nuit du samedi au dimanche 3 de ce mois, dans les appartements de lady Warwick, qui, par un heureux hasard, se trouvait alors à la station de Torquay, où elle prenait depuis quelques jours les bains de mer. Les domestiques, réveillés par les cris d'un jeune intendant, coururent donner l'alarme et sonner le tocsin. Les villes du voisinage, Leamington, Coventry, Kenilworth, expédièrent en toute hâte leurs pompes à feu sur le lieu du sinistre.

Des ouvriers avaient travaillé la veille à la toiture du château et allumé des feux qu'ils ne prirent pas la précaution d'éteindre suffisamment avant de se retirer. C'est à leur imprudence que l'on attribue généralement la cause de ce regrettable incendie.

L'aile orientale du château a été littéralement réduite en cendres, et le manque de secours dont cette partie a souffert s'explique par l'extrême difficulté qu'il y avait pour les pompiers d'y pénétrer, à cause de l'élévation des bords de la rivière Avon, sur laquelle cette forteresse a été construite, et qui lui a valu jadis sa force stratégique.

Le grand escalier, avec ses riches sculptures, le grand salon gothique (26 pieds anglais de hauteur sur 68 pieds de largeur) avec sa toiture de chêne, ont été dévorés par les flammes. C'était là qu'on pouvait voir, entre autres reliques des temps les plus fameux de l'histoire d'Angleterre, le casque tout bossué qui avait protégé la tête de Cromwell, le pourpoint que portait lord Brook, en 1664, au siège de Lichfield, où il fut tué, etc. Cependant les chefs-d'œuvre de Rubens, Vanderwilde, Rembrandt, Lely, Téniers, Murillo, ainsi que les portraits de Charles I^{er}, du duc de Montrose et du prince Rupert, par Van Dyck, ont été vaillamment arrachés de leurs cadres et dérobés aux flammes; le lit de la reine Anne, présentée par Georges III aux comtes de Warwick, a pu être sauvé, et l'incendie était éteint avant qu'il eût pu gagner la partie occidentale, où se trouvent la chapelle, l'argenterie, les bijoux, les sculptures, ainsi que beaucoup d'autres objets précieux d'art et de curiosité.

Je suis heureux de pouvoir dire que le comte de Warwick a déjà exprimé l'intention de faire reconstruire immédiatement la partie détruite de son manoir; car on ne pourrait trouver dans toute l'Angleterre un monument féodal plus antique et plus célèbre dans l'histoire. Grâce au « Kenilworth » de Walter Scott et au « Dernier des Barons » de sir Bulwer Sytton, l'histoire du château et de la famille de Warwick est universellement connue.

Ce fut la princesse saxonne Ethelfieda, fille du fameux roi Alfred qui posa la première pierre de ce château en 913. Il devint plus tard une des forteresses des earls de Mercia, des comtes qui ont été presque les rois du centre de l'Angleterre, avant l'invasion de Guillaume le Conquérant. Ce fut à cette époque que Torquil fortifia cette place, et après lui Henry de Newburgh fut le premier earl ou comte de Warwick.

Les comtes de Warwick jouèrent un rôle important dans toutes les guerres intestines qui éclatèrent entre l'aristocratie et la royauté. Déjà dans la guerre dite « des Barons » le château avait tenu pour la cause du roi, et les ennemis, qui s'en étaient emparés par surprise, l'avaient rasé à l'exception d'une tour appelée la tour de César. En 1308, 1311 et 1312, le comte de Warwick prit les armes contre Edward II, dans le but de le contraindre de se séparer de son favori Gaveston qui fut finalement fait prisonnier et exécuté au château de Warwick. En 1394, la tour de Guy s'était élevée et la forteresse devenait de plus en plus formidable. Ce fut au XV^e siècle, lors de la guerre des Deux Roses, que les intrigues du comte de Warwick lui valurent le surnom de « King Maker » — faiseur de rois. — Allié à la famille de York, le comte épousa la cause de la rose Blanche et réussit à faire prisonnier le roi Henry VI de Lancastre à la bataille de Northampton. Cette circon-

stance assura le triomphe d'Édouard IV, duc de York. Mais l'alliance du roi Édouard avec la famille peu considérée des Woodville, ne tarda pas à lui aliéner les sympathies du célèbre comte. Warwick alla exposer son grief à la cour du roi de France, où s'était réfugiée la reine Marguerite de Lancastre, et revint envahir l'Angleterre avec une armée de débarquement, dont Louis XI lui avait donné le commandement.

Le résultat de cette campagne fut de retirer Henri VI de sa prison de la Tour de Londres et de le proclamer roi. Ce succès ne fut que momentané car Warwick et son armée devaient être bientôt défaits à la bataille de Barnet. Henry VI retourna en prison, et avec le comte de Warwick, resté sur le champ de bataille, était mort « le dernier des Barons ». Jamais seigneur ne sut s'acquiescer une aussi grande popularité que celle dont jouit le dernier comte de Warwick tout le temps de sa vie. Son courage héroïque, sa grande hospitalité et surtout sa noble générosité envers le peuple, le rendirent l'idole du pays. Des chroniqueurs de son siècle ont affirmé qu'il traitait tous les jours, aux tables de son château, 30,000 convives appartenant à toutes les classes de la société.

Ce fut un autre comte de Warwick qui, après avoir reçu le titre de duc de Northumberland, proclama, en 1538, lady Jane Grey reine d'Angleterre, et paya de sa tête cet audacieux attentat. Plus tard, un autre earl de Warwick fut intimement lié avec Cromwell, et son fils épousa la fille du grand révolutionnaire anglais.

Sous le règne de Jacques I^{er}, le château passa dans les mains de la famille des Greville, à laquelle il appartient encore. En 1642, il résista à une attaque des forces du parlement. Ce ne fut que bien longtemps après, en 1539, que lord Brooke, membre de la famille Greville, obtint le titre de earl de Warwick. Le bisaïeul du comte actuellement en vie a dépensé des sommes considérables à embellir ce célèbre château.

Les bâtiments ont une longueur de 333 pieds, et les caves sont creusées dans un rocher solide. La tour de César, qui occupe l'extrémité orientale, a une hauteur de 147 pieds, et c'est la partie la plus antique du château. Elle est dominée par la tour de Guy, construite sur une partie plus élevée du rocher. Les murs ont 128 pieds d'élévation. Ces deux tours sont réunies par un mur crénelé.

Espérons que l'intention exprimée par le comte de Warwick de faire reconstruire la partie de son château qui a été la proie des flammes sera promptement mise à exécution, et que les rives pittoresques de l'Avon ne seront pas longtemps privées du monument majestueux qui était leur principale gloire.

ADOLPHE SMITH

ROME

DESCRIPTION ET SOUVENIRS

PAR FRANCIS WEY

In-fol. de 704 pages, 346 gravures

Rome est par excellence la ville sur laquelle il y a toujours quelque chose à dire.

Depuis le seizième siècle, que d'estampes, que de livres ne lui a-t-on point consacrés sans que la curiosité se lasse, sans que la matière fasse défaut! Et comme on le voit en parcourant cette belle publication qui, sans cesser d'avoir grand air, se distingue de tant d'autres par je ne sais quel charme plus intime et plus familier.

C'est qu'ici tout se mêle ou plutôt tout se fond avec une harmonie particulière. Antiquité, Renaissance, Moyen-Age, Époque moderne s'y font valoir sans se heurter. De leur rapprochement naît même un piquant, un imprévu qui donnent un relief nouveau aux beautés les plus diverses. Ruines, monuments, œuvres d'art, légendes, découvertes archéologiques, caractères, portraits, types cléricaux et populaires, scènes de mœurs, vue des campagnes environnantes, il y a place pour tout dans cette physiologie grandiose dont M. Francis Wey fait les honneurs avec un esprit fin et une science aisée qui



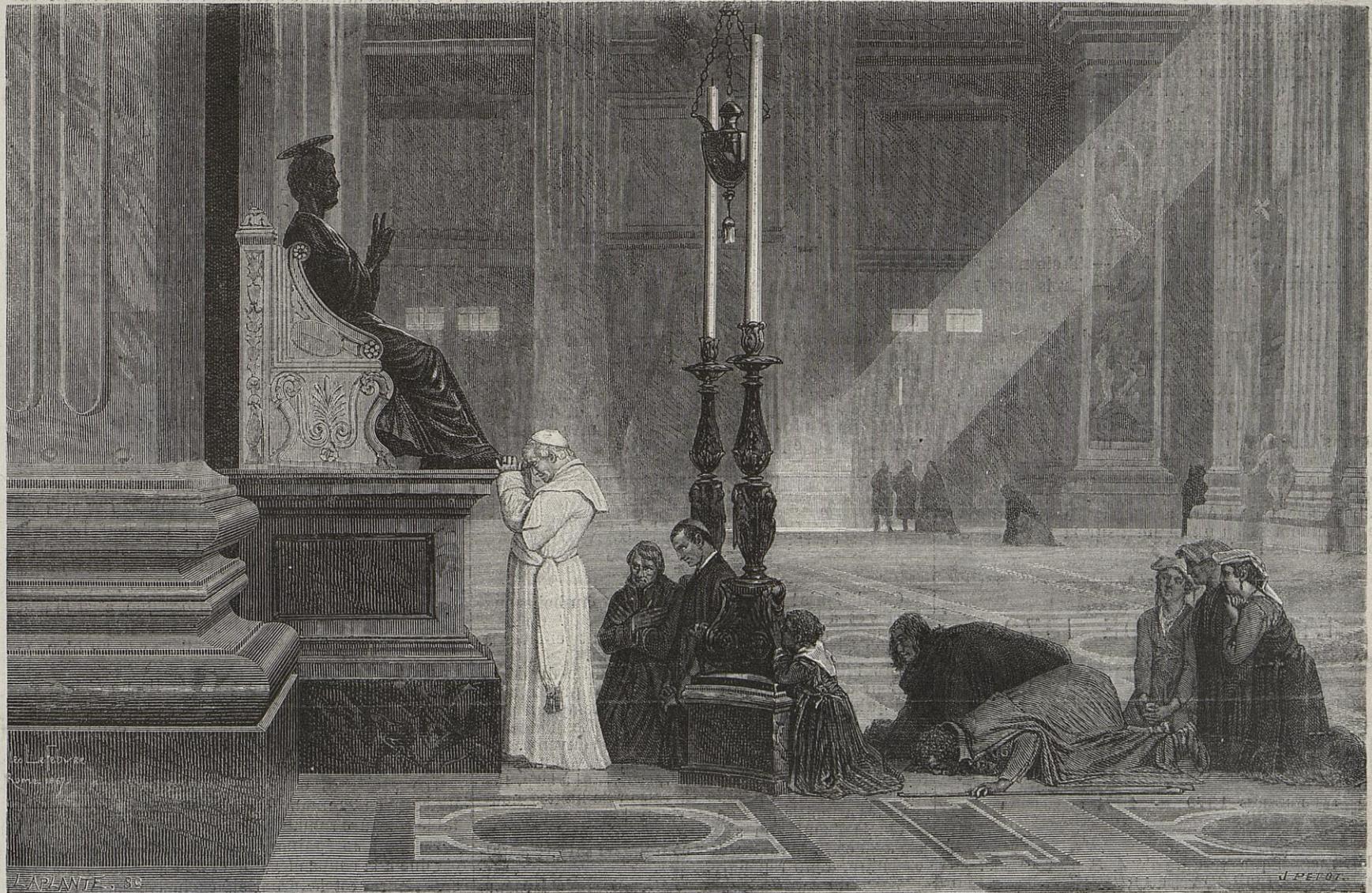
L. DEMOULÉ

LONGRES LE C. V. M. 1871
MONTBARD

ANGLETERRE. — Incendie du château de Warwick. — (Dessin de M. Montbart, notre correspondant.)



ALSACE & LORRAINE, — Les Prussiens s'exerçant à la bayonnette sur le rempart Serpennoise à Metz. — (D'après le croquis de M. Gastl.)



ROME. — Le pape aux pieds de la statue de Saint-Pierre. — Extrait de l'ouvrage de M. Francis Wey : ROME (Librairie L. Hachette et Co.).

lui donnent en toute légitimité le droit de conclure ainsi :

« La Rome que j'ai dépeinte est la métropole antique, la métropole religieuse, la patrie des arts, le sanctuaire des souvenirs incomparables, le séjour d'un peuple qui, même à cette heure, ne ressemble à aucun autre. Cette ville-là peut regarder indifférente nos révolutions, notre politique d'un jour ; sa gloire, qui a déjà défié tant de ruines, en verra de nouvelles, mais elle n'a point à redouter les défaillances de la mémoire des hommes. »

La partie artistique est excessivement remarquable et digne des artistes distingués qui ont concouru à son exécution. Entre tous leurs noms brille celui du regretté Henri Regnault.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

La REVUE DE LA MODE donne, par an :

CINQUANTE-DEUX NUMÉROS illustrés, de 8 pages grand format du *Monde illustré* (un numéro tous les dimanches), formant à la fin de l'année un magnifique volume de 416 pages à trois colonnes, tiré sur papier de luxe par l'imprimerie du *Monde illustré* ;

Et **VINGT-QUATRE GRANDES FEUILLES** (deux feuilles par mois), formant un répertoire de plus de *neuf cents patrons* de grandeur naturelle.

Le prix d'abonnement pour l'année est de :

12 FRANCS POUR PARIS

14 FRANCS POUR LES DÉPARTEMENTS

On peut s'abonner pour six mois, ou trois mois, pour Paris et les départements, aux conditions suivantes :

PARIS Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 »
DÉPARTEMENTS. Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 50

GRAVURES COLORIÉES

Il sera facultatif aux abonnés de la *Revue de la Mode* de recevoir, avec chaque numéro, une splendide planche de modes, gravée sur acier, tirée sur bristol et artistiquement coloriée à l'aquarelle.

Soit, par an, **cinquante-deux feuilles coloriées à l'aquarelle**.

Le prix de l'abonnement au journal complet (32 numéros et 24 feuilles de patrons), avec les 52 planches coloriées rendu franco à domicile est de :

24 FRANCS PAR AN POUR PARIS

25 FRANCS PAR AN POUR LES DÉPARTEMENTS

PARIS. — Six mois 13 » — Trois mois 6 75
DÉPARTEMENTS. — Six mois 13 50 — Trois mois 7

Tous les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois. On peut donc s'abonner dès aujourd'hui, à partir du 1^{er} janvier 1872 ; un numéro *spécimen* sera de suite envoyé gratuitement aux premiers abonnés.

Il faut avoir soin d'indiquer si l'on désire recevoir le journal avec ou sans les gravures coloriées.

On s'abonne, en s'adressant directement et par lettre affranchie à l'administrateur de la *Revue de la Mode*, aux bureaux du *Moniteur universel* et du *Monde illustré*, 13, quai Voltaire, à Paris. Toute demande d'abonnement doit être accompagnée du montant de l'abonnement en un mandat sur la poste ou un bon à vue sur Paris.

ÉTRENNES DE 1872

MÉMORIAL ILLUSTRÉ

DES

DEUX SIÈGES DE PARIS

LES PRUSSIENS 1870 — 1871 LA COMMUNE

Un magnifique volume de 408 pages in-4°. — Texte par M. LORÉDAN LARCHEY. — Trois cent vingt gravures par MM. Bocourt, Chiffart, Clerget,

Darjou, Deroy, Gustave Doré, Godefroy Durand, Férat, Grandsire, Janet, Lançon, Lix, Marie, Edmond Morin, Rickebusch, Sellier, Viège, Yon, etc.

Prix broché : 14 francs

Relié, doré sur tranche, 20 francs.

En envoyer le prix en mandat-poste ou à vue sur Paris, à M. BOURDILLIAT, administrateur du MONITEUR UNIVERSEL, 13, quai Voltaire. — Pour le recevoir franco à domicile dans toute la France, ajouter 1 fr.

L'ouvrage que nous offrons au public n'est pas le premier qui paraisse sur le siège de Paris. Mais c'est précisément cette raison qui nous permet de le recommander. Une année de travail incessant nous a permis en effet d'y réunir **plus de 320 gravures** presque toutes de grande dimension, se distinguant, non-seulement par la vérité des détails, par le mérite de leur exécution, mais encore par la concordance rigoureuse de leur sujet avec le texte auquel chacune renvoie de la façon la plus précise ; **plus de 450 colonnes de texte** imprimé en caractères neufs avec le plus grand soin, et présentant pour la première fois du même coup :

Une *chronologie sincère* patiemment établie pour chaque jour ;

Une suite de rapports militaires français et allemands, éclairés à propos par les récits de témoins oculaires pris dans les deux camps ;

Une reproduction des documents diplomatiques, et des extraits de la presse étrangère ;

Un choix des critiques principales adressées à la direction des affaires ;

Une réunion très-complète de tous les faits propres à nous conserver la *physionomie* multiple et mouvante du Paris assiégé.

Ici rien n'a été omis, depuis la fausse nouvelle à la mode jusqu'à l'arrivée du pigeon messenger, depuis les injures du club jusqu'au départ du ballon, depuis la queue de la boucherie jusqu'au réveillon des avant-postes, depuis la fonte du canon de 7 jusqu'à la représentation dramatique destinée à en faire les frais.

L'auteur n'a pas négligé l'affiche de la rue, la brochure d'actualité, l'article à sensation, le menu de circonstance, et une infinité de détails bons à connaître pour quiconque voudra bien se rappeler la résistance de Paris.

Le mémorial du *Second siège* est également fait sur un plan tout nouveau qui met en regard pour la première fois, ligne contre ligne, les documents publiés par l'insurrection et les rapports du gouvernement.

Le contraste violent qui naît de ce rapprochement seul constitue la plus éloquente leçon ; — elle est achevée par une suite de planches formant un véritable album et rappelant, sous une forme saisissante, l'enchaînement des tristes faits qui suivirent le 18 mars.

Dans un prologue spécial intitulé *Les Partisans de la Résistance*, M. Lorédan Larchey a eu l'heureuse idée d'emprunter quelques lignes à chacun des écrivains qui ont concouru, sans distinction de parti, au grand élan de la défense nationale. La cause de la France réunit alors pour la première fois des noms tels que ceux de Dupanloup, de Victor Hugo, d'Haussonville, de Quinet, de Vifet, de Louis Blanc, de Darbois et des princes d'Orléans. L'hommage rendu par M. Thiers à la résistance de Paris n'a pas été non plus oublié. — Cet ensemble émouvant et inattendu était la meilleure épigraphe qu'on pût placer à la tête d'un travail où le sentiment de la dignité et de l'intégrité du pays domine tous les autres.

Nous croyons en avoir dit assez pour montrer que ce livre a été préparé avec un soin que n'ont pas toujours les publications parues à cette époque de l'année. Il s'adresse à notre cœur et à notre jugement comme il s'adresse à nos yeux, et il est fait pour durer plus longtemps que l'année nouvelle dont il le salue le premier jour.

CHRONIQUE ÉLÉGANTE

Quelle foule ! quel brouhaha ! quel tohu-bohu aux portes et à l'intérieur des *Villes de France* ! Ce sont nos jolies concitoyennes qui viennent enlever à l'envi les splendides épaves du magasin.

Les *Villes de France* liquident par suite du décès de leur directeur-gérant, et c'est à qui profitera de la liquidation de cette maison, si longtemps au premier rang dans le commerce parisien. Le monde de la coquetterie en gardera un précieux souvenir.

Songez quel événement ! Les soieries, velours, cachemires, dentelles, toiles, etc., se livrant à 50 p. 100 de perte ! Toute une jolie cargaison de hautes nouveautés à moitié prix de sa valeur !

On se dispute, on s'arrache ces étoffes de fantaisie à 30 cent. le mètre. Les commis ne savent à qui entendre, à qui répondre.

Voici un lot de riches soieries, grande largeur (60 et 65 centimètres), de 12 à 15 fr. le mètre, livré

à 3 fr. 90 c. On peut appeler cela le gros lot, seulement tout le monde le gagne.

Voici encore de jolis velours noirs, rayés couleur, à 12 et 15 fr., donnés (c'est le mot) à 3 fr. 90 c. et 4 fr. 90 c. ; des gazes de Chambéry à riches dispositions, satinées, ayant coûté 5 et 6 fr. le mètre, laissées à 2 fr. 95 c. Ce monceau de hautes nouveautés miroite aux yeux du public féminin comme cette montagne de pierres précieuses qui éblouissait Sinbad le marin.

La belle collection de cachemires français et indiens des *Villes de France* a été enlevée en un clin d'œil ; il n'en reste plus guère.

Il ne reste plus guère non plus de toiles, de lingerie fine, de rubans ; tout cela a disparu comme par enchantement.

La liquidation des *Villes de France* est une occasion qui ne se représentera peut-être jamais. La Parisienne qui aime l'élégance à bon marché — les temps sont si durs ! — en profite ; c'est agir sagement.

**

Il y a un an, à pareille époque, vous eussiez offert un bouquet de légumes à Arsinoé ainsi qu'à toutes les précieuses, que vous auriez été mieux accueilli qu'avec les fleurs exotiques les plus rares.

Heureusement, les temps sont changés, et Paris accapare toujours les plus riches produits du globe. C'est à la *Malle des Indes* qu'il faut demander les plus beaux foulards ou cache-nez et mouchoirs pour la poche, les plus beaux fichus en crêpe de Chine français.

Ces charmants articles s'offrent en boîte d'une douzaine ou d'une demi-douzaine. C'est un cadeau d'une poésie tout orientale. La *Malle des Indes*, 24 et 26, passage Verdeau, a réellement inauguré une ère nouvelle dans la coquetterie avec ses tissus indiens, teints par cette flore merveilleuse, baignée dans le soleil de l'extrême Orient.

**

On n'est pas riche, tant s'en faut, par ce temps d'épreuves ; mais la générosité française ne saurait renoncer au touchant usage des étrennes. Le magasin du boulevard Poissonnière, 21, avec son bronze d'aluminium aussi beau, aussi solide que l'or, est une providence pour ceux qui veulent se fire honneur à peu de frais.

Le bronze d'aluminium prend ici les formes les plus élégantes ; objets d'art, candélabres, lustres, flambeaux, services de table, tout cela est d'un fini, d'une perfection qui ne le cède en rien aux articles des premières maisons. La bijouterie y est travaillée avec un art exquis ; les montres en chaînes font la plus complète illusion ; les dés à coudre, à 1 fr. 25 c., sont aussi mignons que les doigts roses qu'ils doivent protéger.

Le bon marché du bronze d'aluminium a créé l'égalité devant le luxe.

**

On ne peut rêver plus ravissante collection de bibelots artistiques, que celle qui est réunie dans les salons d'étrennes de Susse, place de la Bourse. Tout ce que l'art et l'industrie ont produit de plus parfait en bronzes d'art, fantaisie, papeterie, librairie et jeux d'enfants, s'y trouve accumulé. Metz en pleurs et Strasbourg voilé, deux bustes fort remarquables en plâtre d'albâtre, font vibrer chez tous une corde douloureuse. C'est l'éloge du sculpteur.

C^{SS} A. DE BORETTY.

A cette époque de l'année, nous croyons être utiles à nos lecteurs en leur indiquant quelques articles d'étrennes pour dames ou jeunes filles.

Nous avons vu plusieurs fantaisies que la *Ville de Lyon*, 61, rue de la *Chaussée-d'Antin*, vient de terminer pour le nouvel an, et nous pouvons ajouter qu'il n'y a guère que cette maison de premier ordre pour avoir fait, depuis quelque temps surtout, nouveau et distingué en nœuds pour coiffure. Les uns en large ruban 2 tons rappellent par leur forme la coiffure alsacienne modifiée et perfectionnée ; les autres, plus modestes, ou pour mieux dire moins volumineux, se placent sur le côté de la tête. Mais ce qu'il y a surtout de plus pittoresque, c'est le mélange des nuances. Ainsi le rose se marie gracieusement au gris perle, le prisme au rose et au bleu, le marron au havane, etc.

Quant aux nœuds de cravate, ils ne cèdent en rien à ceux dont nous venons de parler.

Nous rappelons comme mémoire la belle série de fichus et écharpes crêpe de Chine à frange brillante, en nuances pâles.

Les ceintures en large ruban moiré, en gros d'Ecosse en 22 nuances nouvelles, ainsi que la véritable ceinture romaine.

Le gant Joséphine (breveté), dont la renommée est due à la coupe élégante et à la qualité tout à fait supérieure, est la propriété exclusive de la *Ville de Lyon*.

BIBLIOGRAPHIE

L'ATMOSPHÈRE

PAR CAMILLE FLAMMARION (1)

Chaque année la maison Hachette publie, au moment des étrennes, quelques-uns de ces beaux volumes de science mondaine, intéressants et amusants, savants et luxueux. Cette fois, *L'Atmosphère*, « notre fluide vital, » comme l'appelle l'auteur, est étudiée à tous les points de vue, dans tous les phénomènes dont elle est le théâtre, par la plume aimée du public de M. Flammarion. Toutes les gravures sont remarquables par la perfection de leur exécution. Les figures scientifiques rendent visible aux yeux la marche des instruments, rendent sensible, font apparaître la matérielle évidence des explications déjà si claires de l'auteur. Il est un genre d'estampes que nous ne pouvons reproduire et qui mérite un éloge : ce sont les belles planches en couleur sorties du riche pinceau de Cicéri. Sa chromolithographie du frontispice coûte à elle seule, paraît-il, trois mille francs; toute remarquable qu'elle soit, nous lui préférons encore, comme effet artistique, le *coucher du soleil sur la mer*, peint d'après les études spéciales de nuages de M. Silbermann.

Si les *chromo* échappent à notre reproduction, nous pouvons reproduire quelques-unes des magnifiques gravures sur bois de cet ouvrage.

Le *Paysage lunaire* aux tons si durs, nous laisse voir ce que serait notre planète si, comme notre satellite, elle était dépourvue de ce rideau lumineux et vivifiant qui constitue notre atmosphère.

Ce qui fait l'un des principaux mérites de l'ou-

(1) Un volume grand in-8°, de 836 pages, orné de 228 gravures sur bois et de 15 chromolithographies. Paris, librairie Hachette, 1872.



Paysage lunaire. (Extrait de l'ouvrage de M. Flammarion : L'ATMOSPHÈRE (Librairie Hachette).)

vrage de M. Flammarion, c'est que le jeune météorologue a observé lui-même, avec l'esprit exact et froid du savant, et qu'il décrit dans la langue colorée du poète, un grand nombre de phénomènes dont il a été témoin dans ses voyages, ses ascen-

sions de montagne et ses ascensions en ballon. Comme exemple, citons quelques lignes de l'ouvrage :

« Avez-vous remarqué ces sombres journées de novembre pendant lesquelles un rideau impénétrable reste constamment étendu à quelques centaines de mètres au-dessus de nos têtes. Le soleil ne le traverse point. Au lieu de lumière nous n'avons qu'une clarté grise, monotone et attristante. . . . Les pavés des rues sont glissants, l'humidité est pénétrante, la terre est boueuse, les chemins sont sales, le jour ne se lève pas. . . . »

« Ah ! quelle différence lorsque nous pénétrons à travers cette couche de nuages obscurs et que nous la traversons pour planer dans l'atmosphère éclairée et joyeuse. Là-haut règnent constamment la joie et la beauté ; le soleil ne s'éteint point, l'azur des cieux ne se laisse point voiler. . . . » Tel est le style du jeune auteur assez heureux pour savoir allier cette forme épique, en si parfaite harmonie avec le sujet, avec la précision des détails. C'est là où nous l'attendions, et dans les récits dramatiques et extraordinaires des grêles et des foudres, nous avons retrouvé les relations de phénomènes remarquables éparpillées dans des narrations de voyages ou des faits divers des journaux, récits dont la réunion est la meilleure preuve de la sollicitude avec laquelle l'astronome a toujours recherché toutes les nouvelles du ciel.

En résumé, ce volume d'étrennes est un livre de bibliothèque qui sera lu avec l'intérêt d'un roman par les gens du monde, en même temps qu'il sera fréquemment consulté par les savants. M. Flammarion a su rendre son œuvre scientifique digne de l'élégance de la forme littéraire, en rapport elle-même avec la beauté du volume.

CHARLES BOISSAY.

PARIS. — IMPRIMERIE MOUGIN, 13, QUAI VOLTAIRE

La Silencieuse, Pollack, Schmidt et C^e

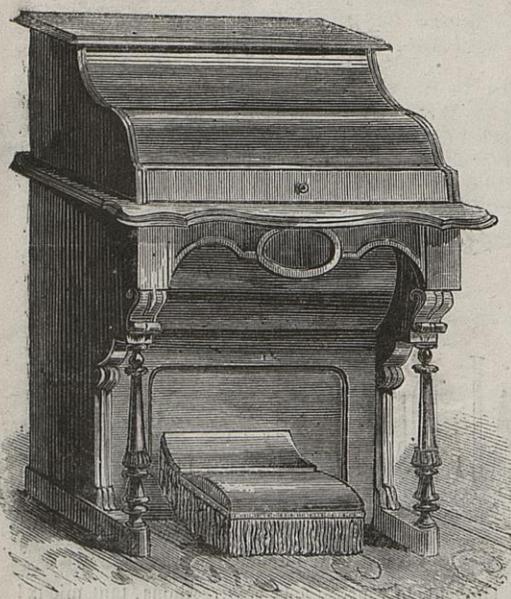
La machine à coudre est une des grandes conquêtes de l'industrie sur le travail manuel. Un génie infatigable semble s'être glissé dans ses moindres rouages. Telle est la réflexion qui vous vient à l'esprit en voyant fonctionner la *Silencieuse* Pollack Schmidt, et C^e. Nous ne disons pas : en *entendant*, car cette ingénieuse machine fonctionne sans bruit. On dirait un travail magique exécuté par ces esprits invisibles qui servaient Simbad le marin dans les palais enchantés.

Sous la moindre pression, les pédales, la navette, l'aiguille, marchent avec une entente et une rapidité merveilleuses. L'éclair ne passe pas plus vite.

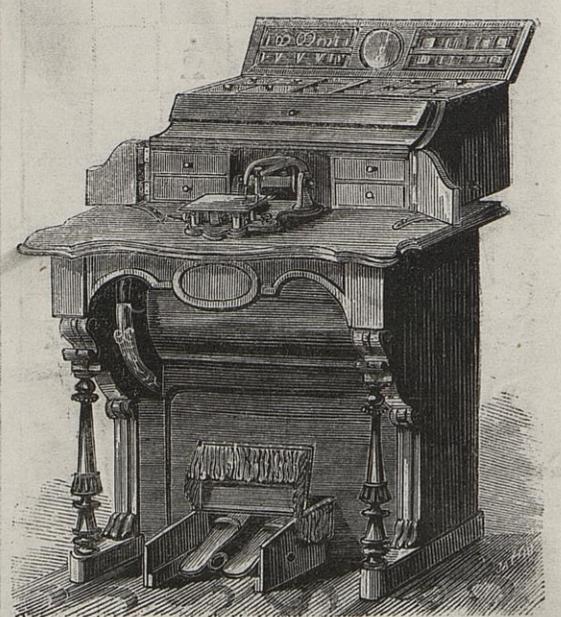
A l'aide de la *Silencieuse*, vous n'avez pas plus de peine à accomplir des merveilles que le paresseux Aladin avec sa lampe. Travaux de couture, soutache, piqure, broderie, s'exécutent comme par enchantement. En touchant les pédales, il semble que vous prononciez la formule cabalistique : *Sézame ouvre-toi*.

Mais aussi, comme ils sont ingénieux, ces guides à ourler, broder, soutacher, pour les cordelières, les dentelles. Vous n'avez, pour ainsi dire, qu'à laisser faire le self-sewer et le couso-brodeur, et en recueillir l'honneur.

La *Silencieuse* (agent général, Poulain, 49, boulevard Magenta) réunit tous les perfectionnements. Aussi n'est-il pas étonnant que MM. Pollack, Schmidt et C^e la garantissent cinq ans. On la trouve aujourd'hui dans tous les salons et dans tous les ateliers. Sous la forme la plus simple, comme la plus élégante, c'est toujours le même mécanisme perfectionné.



La machine de salon fermée.



La machine de salon ouverte.